

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Maxime MORAND

Yasushi Inoue : Le fusil de chasse

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1983, tome 79, p. 200-202

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Les Echos proposent :

## Yasushi Inoue, *Le fusil de chasse*

Stock - Bibliothèque cosmopolite, Paris, 1982.

Une narration prétexte autour d'un poème, trois lettres, 92 pages. A peine une paire d'heures pour se donner la chance d'un choc salutaire.

*Le fusil de chasse* est une sorte de récit qui prend pour cible la sphère d'indifférence d'un homme « mis à nu » : Josuke. « L'isolement d'un être humain » (p. 10) vole en éclat par la force d'un poème. Quelques lignes régulières miment l'« étrange et sévère beauté » de la marche d'un chasseur solitaire. Elles font mouche sur Josuke qui se reconnaît dans la scène. Pour rendre compte de sa solitude — « lit asséché de torrent blanc et blême » (p. 11) — il livre à l'auteur trois lettres à lui adressées.

Trois lettres, trois femmes : Shoko, la fille de sa maîtresse, Midori, sa femme, et Saiko, sa maîtresse. Le suicide de Saiko oblige au dévoilement. Aveux, ruptures et dispositions pratiques font le détail de plusieurs vies que l'on va pouvoir emballer sous la cellophane du « jamais plus ».

La jeune fille déclare qu'elle a lu le Journal de sa mère et qu'elle sait tout. Se diffuse alors... « un chagrin qui ne concerne pas seulement Mère, ou vous, ou moi, mais qui embrasse toutes choses : le ciel bleu au-dessus de moi, le soleil d'octobre, l'écorce sombre des myrtes, les tiges de bambou balancées par le vent, même l'eau, les pierres et la terre » (p. 23). Une couleur de plomb avec de fines veines rougeâtres, flammes et cendres d'un Journal qui a incendié un cœur. Découverte d'un amour sans lumière « qui coule de nulle part à nulle part » (p. 24), et proclamation d'un rejet, définitive horreur de l'univers amoureux des adultes. Les images empruntées évoquent une entière modification : « la Nature change de couleur cinq fois par jour »

(p. 23). L'ébranlement complet d'un être se conjugue avec le gain d'une farouche distance faite de sobriété et de froideur.

L'épouse légitime dresse le bilan d'une existence et demande le divorce. Attirance et refus, désespoir de n'avoir su toucher le regard de son mari : « Comme on voit se refroidir le fer porté au rouge, tu te conduisis d'abord avec froideur et je répondis par une froideur égale ; alors tu accentuas davantage encore ton attitude raide, et, de fil en aiguille, nous avons atteint cet actuel degré de froideur, (...), si glacial que l'un et l'autre nous avons souvent l'impression que nos cils étaient raidis par le givre » (p. 58). Un Gauguin (couleurs et feux) remplacé au mur par un Vlaminck (paysage de neige) (p. 65), comment mieux donner à deviner la tragédie d'une sobre jubilation voisinant avec une immense tristesse ?

Avant de disparaître, la maîtresse de Josuke lui donne vingt minutes de lecture, le temps de transmettre la chaleur de sa vie : « jusqu'à ce que tu en aies lu le mot final, cette chaleur se répandra dans ton corps entier, elle emplira ton esprit de toutes sortes de pensées... » (p. 70). Saiko n'étale pas ses sentiments, elle épure son récit jusqu'à l'effacement. Mais la frappe violente de quelques souvenirs suffit à briser sa retenue. Le serpent de son vrai moi (p. 70) surgit enfin, non par l'artifice d'une explication commode, mais par le rappel d'une interrogation renforcée : « Je me suis souvent interrogée sur ce serpent que chacun, selon toi, porte en lui, et j'ai conclu tantôt qu'il symbolisait l'égoïsme, tantôt la jalousie, tantôt le destin. Même maintenant je ne peux choisir entre ces diverses interprétations... » (p. 75). La répétition obstinée des mots « péché » et « mort » ne suffit pas à déprécier son profond bonheur d'être aimée de Josuke. Au moment où la liaison est découverte, la catastrophe prévue ne se déclenche pas. Seul reste le vide, délivrance ravie devant les choses « immenses, vagues, sereines et paisibles » (p. 77).

Dans ce bref ensemble de récits réside une curiosité : la disjonction entre les détails et le tout. En effet, la plupart des éléments relèvent d'un pessimisme foncier (le suicide, le péché, la solitude, la froideur, la rupture, « le chagrin d'être en vie » [p. 82], la mort), et pourtant, de l'œuvre entière se dégage une force apaisante. Génie de l'auteur qui opère un changement dans la nature des choses de telle façon que l'émerveillement et la sérénité l'emportent sur la mort. Indice de cette conversion qui brise la cohérence esthétique pour créer un nouveau champ vital, l'anecdote racontée par Saiko : « Désires-tu aimer ? Désires-tu être aimée ? » (pp. 87-89). Où puises-tu la source de ta vie ? »

Impossible de ne pas oser le parallèle avec la deuxième élégie de Duino :

*Amants, vous qui vous suffisez dans votre chaude étreinte,  
je vous demande votre secret.*

*Vous vous touchez l'un l'autre. Auriez-vous des preuves ?*

*(...)*

*Oh ! comme le buveur alors de l'acte étrangement s'évade. (R. M. Rilke)*

L'effet d'une telle lecture sur notre esprit est-il vraiment de l'ordre du choc ? Difficile à dire. La mémoire n'est pas enrichie, nos connaissances non plus. Mais l'imperceptible arrangement des atmosphères inscrit un mouvement profond, comme une sorte de décision. Est-ce pour nous donner le courage de devenir « auteur » à notre tour... histoire de rassembler nos amours, peurs, envies et ravissements, en un paysage unique dans le lequel on pourrait enfin se voir soi-même, comme Josuke a pu se voir lui-même ?

Maxime Morand